LETTRE

DE J. J. DUSSAULT,

A J. B. L O U V E T, *Député à la Convention Nationale, au sujet de son Journal.*

Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

A PARIS,
Chez MARET, Libraire, Palais Egalité, Cour des Fontaines;
Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

An IIIe (1795).



LETTRE

DE J. J. DUSSAULT,

A J. B. Louvet, Député à la Convention, au ſujet de ſon Journal.

SANS prétendre jouer le rôle, ni me donner le ridicule d'un redreſſeur des torts, je m'étois propoſé, Citoyen, de combattre quelques-uns des travers qui dominent le plus encore aujourd'hui dans notre révolution, & je voulois arriver à ce but, en adreſſant directement mes obſervations à trois ou quatre perſonnages, en qui ces travers ſont le plus apparens, ſoit qu'ils les aient en effet dans un degré plus éminent, ſoit que leur réputation les éclaire davantage! J'ai déjà rempli, tant bien que mal, cette tâche volontaire, à l'égard du citoyen Rœderer, que j'ai traité comme le chef actuel des partiſans du philoſophiſme anti-religieux.

J'avois deſſein d'écrire enſuite à Garat, relativement à cet ouvrage, où devoit ſe trouver

ſa juſtification, & dans lequel il fait l'éloge de tout le monde, & ſon propre éloge, ſans pouvoir y faire ſon apologie. Je l'aurois conſidéré comme le modèle de tous les optimiſtes révolutionnaires, & le docteur *Pangloos* de ces tems malheureux, trouvant à tout des raiſons plus que ſuffiſantes, & même aux maſſacres de ſeptembre. Pourſuivant le cours de mes exploits, j'aurois attaqué, dans l'abbé Syeyes, le charlataniſme des abſtractions, l'abſurdité orgueilleuſe d'une métaphyſique ſans ſubſtance, & la ridicule prétention d'avoir auſſi ſa chimère, comme Mallebranche ſon gigot & Paſchal ſon précipice.

J'aurois analyſé cette réputation myſtérieuſe, pompeuſement créée par Mirabeau, qui ſentoit le beſoin de trouver dans un muet la nymphe Égérie de Numa, ou le démon de Socrate. Enfin vos *quelques notices* m'ouvroient une aſſez belle carrière pour combattre en vous le politique traveſti en berger de Fontenelle & le légiſlateur aigre-fin, bâtiſſant ſur la pointe d'une aiguille, des ſyſtêmes tout compoſés de ſubtilités, & cherchant à tout arranger au gré de ſes vues paſſionnées, de ſes humeurs haineuſes & de ſes ambitieuſes prétentions.

J'avois formé ce projet plutôt que je ne l'avois arrêté. Dans la belle ſaiſon, j'aime mieux m'entretenir avec la nature, qui ne trompe jamais, qu'avec la politique qui trahit ſans ceſſe; &, peut-être, me propoſant d'écrire à tout le monde, n'aurois-je écrit à perſonne, ſi votre nouveau journal ne m'eût remis la

plume à la main. J'ai vu le *prospectus* & les premières feuilles de ce journal, & j'ai senti mon zèle se ranimer.

Quoi ! me suis-je dit, Louvet encore une fois payé pour écrire ? Eh ! l'on devroit bien plutôt le payer pour qu'il n'écrivît pas, à moins, toutefois, que l'on ne voulût encourager en lui le talent de faire des romans, avec la condition d'y respecter les mœurs un peu plus que dans *Faublas*. On crie sans cesse ; il a crié lui-même contre les folliculaires gagés, & cependant il se range aujourd'hui parmi eux ; j'ignore par quelle distinction subtile, il pourra décliner ce reproche ; mais toujours cette conduite laissera quelque louche sur la générosité de sentimens dont on le vante ; & si son front est *noble*, comme l'assure madame Rolland, Louvet au moins ne pourra pas dire, comme cet ancien : *je suis tout front.*

Telles sont les idées que j'ai eues d'abord, Citoyen, lorsque j'ai appris que vous commenciez un nouveau journal aux frais du gouvernement. Je ne vous dirai pas toutes celles qui me sont venues, lorsque j'ai vu que ce journal portoit le titre de la *Sentinelle*. J'aime mieux transcrire ce que me mandoit, à cette occasion, un de mes amis, qui demeure à quelques lieues de Paris, & qui ne donne à la politique que le tems que n'exigent point son jardin, ses fleurs & ses espaliers.

« . . . . . . Est-il vrai, m'écrivoit-il, que » Louvet recommence la Sentinelle ? Qu'est-» ce que cela veut dire ? Est-il passé du côté

» des jacobins ? Eſt-il redevenu terroriſte ?
» Eſt-ce pour préparer encore un 2 ſeptem-
» bre qu'il écrit ? Le malheur ne l'a donc
» point corrigé ? Explique-moi cette énigme.
» Mais il n'eſt pas poſſible de croire que
» Louvet ſoit un homme de ſang. J'aime à
» lui pardonner ſa première Sentinelle ; alors,
» tant d'horreurs n'avoient pas été commiſes ;
» alors, il n'avoit pas été lui-même la victime
» de tant d'abominations que ſa feuille a pré-
» parées en partie, peut-être à ſon inſçu.....
» tout cela me confond ! C'eſt un homme ten-
» dre, très-tendre que *Louvet !* ſon dernier ro-
» man eſt quelque choſe de charmant, de déli-
» cieux ? Quel tableau, lorſqu'il grave ſur des
» hêtres le chiffre de ſon amante, & de quelle
» amante ! Lodoïska, vous devez être une di-
» vinité ! . . . . Comme il charme délicieu-
» ſement les ennuis de l'émigration ! O l'ai-
» mable émigré ! Cela donne envie de ſe faire
» berger ! ..... Mon ami, j'irai à Paris pour
» voir Lodoïska ; cette femme doit être un
» chef-d'œuvre de l'amour & de la nature.
» Celui qu'elle aime ne peut pas être un mé-
» chant homme. Mais j'ai ſur le cœur cette
» maudite Sentinelle » ....

Ne ſoyez pas jaloux, je vous prie, de mon ami, que mes conſeils n'ont jamais pu guérir de la fureur des romans, & qui, peut-être, va trouver l'occaſion de perdre cette manie. Il ira dans votre boutique, il y verra Lodoïska ; & je ſuis bien ſûr qu'il ſe contentera de la voir. Mais je doute que votre journal lui laiſſe de vous cette heureuſe idée qu'il en a conçue.

Que veulent dire, en effet, toutes ces conſpirations dont vous nous entretenez? pourquoi ces cris éternels contre les Royaliſtes? Quelle fureur vous anime à combattre des fantômes, ou quelle malignité vous engage à ſuppoſer des complots fantaſtiques? Si vous aviez autant de bonne-foi que d'eſprit, & plus de jugement que d'imagination, vous avoueriez que, ſi jamais on a dû faire des romans politiques, au moins le tems en doit être paſſé, & vous n'auriez point pris la plume pour continuer, étendre, & commenter ceux de Barrère.

Certes, du tems que la Montagne accuſoit votre parti du crime imaginaire de fédéraliſme, qu'elle uſoit de tous les moyens poſſibles pour donner de la vraiſemblance à ſon ſyſtême, & du corps à cette ombre, je vous louois alors en ſecret de mettre votre eſprit à la torture, & d'employer ce talent de Romancier qu'on vous connoît, à prouver que vos adverſaires vouloient rétablir la Royauté. C'étoit une guerre de ruſes. Mais aujourd'hui que vos ennemis ſont abattus, quel homme ſenſé pourroit vous excuſer de faire le ſecond tome du roman, & de traveſtir Marat lui-même en Royaliſte? Aſſurément vous lui faites beaucoup d'honneur, car un Royaliſte, ſi Royaliſte fût-il, n'eſt pas encore tout-à-fait auſſi odieux que ce monſtre. Mais je crois ſentir toute la fineſſe de cette invention; vous conſentez, de bonne grâce, à peindre Marat moins affreux, pour rendre les Royaliſtes plus exécrables, & vous feriez volontiers de Marat un Saint, pour faire de tous les Royaliſtes des Marats. Vous ne lui plaignez rien;

c'eſt un perſonnage que vous créez avec amour; comme Dieu, vous le faites à votre image; profondeur de vues, ſageſſe dans les conſeils, prudence dans l'exécution, vous lui accordez tout, & il y a tant d'eſprit dans votre ſyſtême, que vous êtes obligé d'en donner au plus ſtupide des hommes, tant de fineſſe dans vos combinaiſons, que vous faites de Marat le plus fin des politiques; enfin les héros les plus favoriſés de vos romans, doivent être jaloux de lui, & vous n'avez jamais été plus libéral, même envers Lodoïska.

Mais telle eſt cette fureur, de mettre vos imaginations à la place de la réalité, qu'elle vous pourſuit ſans ceſſe, ſoit que vous blâmiez, ſoit que vous louiez; & tel eſt en même tems le déſavantage de cette ſorte de manie, qu'elle affoiblit également & la cenſure & la louange (1).

Si vous érigez Marat en Royaliſte, d'un autre côté vous repréſentez l'infortuné Féraud, en Berger du Lignon, & dans un panégyrique dont les couleurs devoient être ſévères & lugubres comme le ſujet, lorſque la tribune étoit encore tachée du ſang de Féraud, vous aſſemblez, comme dans une idyle, les noms plus ou moins harmonieux des rivières dont ſon pays eſt arroſé; vous ne parlez que de ſa tendre amante, de ſon amante chérie, de ſon prochain hymenée. Vous allez plus loin, vous

---

(1) C'eſt une bizarre imagination que la vôtre, & il eſt aſſez plaiſant d'obſerver que, tandis que d'une part, vous faites de Marat un Royaliſte, de l'autre vous ſoutenez que Dumouriez eſt un Républicain, & vous le lui prouvez à lui-même, en dépit de lui.

en faites un homme à sentences, à apophthegmes; vous composez un *Feraudiana* , & vous racontez religieusement ce qu'*il avoit coutume de dire*, tandis que ce pauvre Féraud, d'honorable mémoire, qui a fait ce que les autres disent, n'avoit pas coutume de dire grand'chose.

Il est facile, sans doute, de se faire illusion à soi-même par les rêves de sa propre imagination, sur-tout lorsqu'on rêve de bonne foi; mais il n'est pas également aisé de tromper les autres; & ceux qui ont lu votre panégyrique, votre journal, & vos *quelques notices*, sont tous convenus que vous avez fait d'un bon citoyen un pastoureau; de deux ou trois journalistes, de preux chevaliers; d'un furieux, un homme à projets; enfin, à moins qu'ils n'aient supposé que quelqu'enchanteur a ensorcelé l'héroïne de *vos notices*, ils n'ont pu vous excuser, qu'en songeant que vous avez la vue extrêmement basse.

Ce n'est pas que ce ne soit une très-belle chose que d'avoir de la fécondité dans l'imagination & des ressources dans l'esprit; mais ces qualités, heureuses en elles-mêmes, peuvent devenir très-nuisibles dans un homme public, sur-tout si, par hazard, elles servoient d'instrument à sa malignité, & de moyens à son humeur vindicative. Or, quelques-uns prétendent (& je ne veux point l'affirmer de peur de tomber dans le défaut que je vous reproche), quelques personnes croient qu'en faisant de Marat un Royaliste, vous espérez de perdre, par ce système, ces Thermidoriens à qui vous devez

votre salut, & auxquels vous avez voué, dit-on, moins de reconnoissance pour vous avoir sauvé, que de haine pour avoir contribué à votre persécution. En effet, en insinuant que la *Montagne*, dont Marat étoit le chef, & dont ils faisoient partie, étoit une faction Royaliste, il est clair que vous les avez déclarés Royalistes *in petto*, & il est possible que vous ayez dessein de vous réserver ainsi des armes contr'eux au besoin. J'avoue cependant que je ne sais pas si cela est extrêmement adroit, au moins dans votre systême. Car les présenter comme des partisans de la Royauté à l'opinion qui, suivant vous, est Royaliste, ce n'est pas un moyen bien sûr de les discréditer. Lorsque je dis que, suivant vous, l'opinion est Royaliste, je ne fais que développer une des conséquences de votre théorie. Vous accusez, en effet, les journaux de Royalisme ; ces journaux cependant sont beaucoup lus, ont beaucoup d'abonnés ; la conclusion est toute simple, & vous la sentez si bien, que voulant établir un journal destiné à combattre le Royalisme, vous n'avez pas cru pouvoir compter sur un succès naturel, & avez eu recours au trésor public, comme Audouin, Charles-Duval, Hébert ; comme Marat à la bourse du Duc d'Orléans; comme vous-même à celle de Rolland.

C'est ainsi que le systême le plus ingénieux périt toujours par quelqu'endroit. Mais vous l'étendez bien plus loin ; vous peuplez tout des fantômes de votre imagination, ou peut-être des créations de votre malignité. Vous voyez des partisans de la Royauté non seulement

dans les Journaliſtes, & dans les membres de la feue Montagne, mais même dans tous ceux à qui il plaît de porter au cou des cravates vertes; de manière que vous vous êtes mis dans le cas de ne pouvoir faire un pas ſans rencontrer des Royaliſtes, & que je ſuis vraiment étonné que vous n'ayez pas ſans ceſſe votre eſpingolle ſur l'épaule, armée contre une ſi grande multitude de membres de la Compagnie de Jéſus.

Il faut convenir que cette Compagnie de Jéſus eſt une invention bien heureuſe, & dont vous avez bien ſu tirer parti. Vous excellez en général dans l'art des rapprochemens; mais celui que vous avez fait de Marat & de Jéſus, eſt ſi fin & ſi délié, que je ne crois pas que votre talent ait jamais plus brillé que dans cet endroit de votre journal. En trouvant ce rapport, vous avez dû vous écrier, comme Soſie :

. . . . . Où diable mon eſprit
Va-t-il prendre ces gentilleſſes ?

Il eſt piquant en effet, ce rapprochement, & je dois le mettre ici dans tout ſon jour.

Marat étoit Royaliſte; les ſectateurs de Marat étoient par conſéquent des Royaliſtes. Or, un membre de la Société des Cordeliers a comparé Marat à Jéſus. Donc, les partiſans de la Royauté doivent être des ſectateurs de Jéſus, ou bien des membres d'une Compagnie qui doit s'appeler la Compagnie de Jéſus. — Mais, citoyen Louvet, en ſuppoſant de bonne grâce l'exiſtence de cette Compagnie Jéſus, d'où vient qu'elle fait une guerre à mort aux partiſans &

difciples de Marat, puifque Marat & Jéfus ne font qu'un? — Oh! c'eft que la Compagnie de Jéfus ne fait pas que la Compagnie de Marat vife au même but qu'elle; en effet, on ne s'en douteroit pas; moi feul je l'ai deviné & je viens de vous le démontrer. Ce qui vous le prouve, d'ailleurs, c'eft que le comité de fûreté générale a fait arrêter plufieurs jeunes gens portant des cravates vertes, & que j'ai interdit les rubans verts à Lodoïska. — *Bene*, *docte refpondere*!!

Ce n'eft pas par fiction que je vous fais ainfi parler, & je ne prétends pas ufurper le droit des Romanciers qui font dire à leurs perfonnages tout ce qu'ils ont dû ou n'ont point dû dire. Je calque vos raifonnemens fur votre journal, & je les dégage feulement des ombres dont votre prudence s'eft plue à les entourer. C'eft auffi dans ce même journal que vous avez attribué à la Compagnie de Jéfus la révolte de prairial & tout ce qui s'eft paffé en germinal, de manière que Duhem & Châles étoient alors les chefs de la Compagnie de Jéfus, & que ces jeunes gens à cravates vertes, qui en font membres, fuivant vous, n'ont été jetés dans les baffins, & baignés que par plaifanterie, & pour mieux jouer le jeu (1).

Il eft affez remarquable cependant, que ce font ces mêmes jeunes gens, pourfuivis alors pour leurs cheveux rattachés en treffes, pourfuivis aujourd'hui pour leurs cravates vertes,

(1) Voyez les 20 premiers numéros du journal de Louvet.

qui défendirent vaillamment la repréſentation nationale contre les poignards dont elle étoit menacée. Elle étoit, ſuivant vous, attaquée par des Royaliſtes; ſuivant vous, des Royaliſtes l'ont préſervée de leur fureur.

Quel fut, je vous prie, dans cette circonſtance, le véritable Soſie? C'eſt une énigme que vous ſeul pouvez deviner, & toujours eſt-il vrai que vous devez être un peu embarraſſé de ſavoir ſi vous devez plus d'horreur aux Royaliſtes qui attaquoient la Convention, que de reconnoiſſance aux Royaliſtes qui la défendoient ſi bien?

Quoi qu'il en ſoit, j'avoue qu'à moins d'admettre des ſuppoſitions injurieuſes pour vous, je ne vois guère quel peut être aujourd'hui le but d'un ſyſtême ſi étrange. Un moment, j'en ai ſenti l'utilité. En effet, lorſque vous avez prévu que le peuple, indigne, comme vous le dites dans vos *Quelques Notices*, des grandes choſes que vous lui préparez, alloit ſe porter à quelqu'acte de violence, ſoit que la faim l'y pouſſât, ſoit que les factions & la faim combinées euſſent excité ſa fureur, vous avez pu vouloir, alors, lui donner le change & détourner ſes coups ſur d'autres têtes. Si, dans cette combinaiſon, on remarque peu de généroſité, on peut y trouver, du moins, quelque raiſon; & dans ce cas, un aveu d'égoïſme pourroit vous ſauver aiſément du reproche d'abſurdité. Je me rappelle en effet très-bien que Charles de la Croix, envoyé par la Convention auprès de la horde furieuſe qui rempliſſoit le Carrouſel, pour y négocier ce fameux

traité, dont le résultat fut ce fameux décret que vous savez, qui fixoit au 25 prairial la discussion sur la Constitution de 93, décret qui fut expressément sifflé par tous les assistans, de manière qu'en deux jours, on entendit, dans la salle même de la Convention, ce que jamais on n'y avoit entendu, des coups de fusils & des sifflets véritables; eh bien! je me rappelle, dis-je, que Charles de la Croix, revenant de cette glorieuse ambassade, & entendant crier autour de lui, *à bas les Jacobins!* répondit en criant: *à bas les Royalistes!* On comprit parfaitement bien le sens de cette réponse incivile; elle vouloit dire: la Convention a traité avec les fauxbourgs, & la condition est que ces derniers, d'accord avec elle, vont persécuter de nouveau les citoyens paisibles, sous le banal prétexte de Royalisme; car enfin, le peuple est en fureur; il faut que quelqu'un soit persécuté; &, dans cette fatale nécessité, la Convention aime beaucoup mieux que ce soit les honnêtes-gens qu'elle-même. A qui Charles de la Croix répondoit-il ainsi? A ces bons citoyens, à ces braves jeunes gens qui, depuis deux jours sous les armes, faisoient, à la Convention, un rempart de leurs corps exténués de fatigue, & de leur courage, qu'aucune fatigue ne pouvoit abattre. Cela étoit tout naturel, & je conçois bien la raison suffisante d'une pareille conduite. Mais qu'aujourd'hui, lorsque tout est rentré dans l'ordre, vous continuiez de suivre le même plan, voilà ce qui déconcerte ma politique.

Je vais plus loin; j'admets que, pour arrê-

ter les maſſacres de Lyon, vous ayez dû imaginer la fable de la Compagnie de Jéſus, afin de déſigner, d'une manière plus préciſe, ceux qui prenoient eux-mêmes une vengeance qu'ils auroient dû attendre de la loi; j'admets qu'il ait été néceſſaire de les peindre, ſous ce nom heureuſement imaginé, comme des Royaliſtes, quoiqu'il ſoit aſſez ridicule de taxer des gens de Royaliſme parce qu'ils tuent des Jacobins; j'aimerois autant appeler les Septembriſeurs des Républicains, parce qu'ils aſſaſſinoient des Prêtres & des Royaliſtes, que d'appeler les aſſaſſins de Lyon, des Royaliſtes, parce qu'ils tuent des Roberſpierriſtes & des égorgeurs, à moins, pourtant, que vous ne vouliez conclure que les maſſacreurs de ſeptembre étoient des amis de la République, de ce que Briſſot, Garat, Gorſas & Rolland ont fait l'apologie de ces maſſacres.

Je ſuis donc de bonne compoſition & je trouve juſques-là votre ſyſtême auſſi ſolide qu'ingénieux. Mais depuis long-tems, quoi qu'en ait dit Gonchon, le ſang a ceſſé de couler dans les murs de Lyon, & je ne vois plus à quoi peut ſervir à préſent cette fiction imaginée avec tant d'eſprit & de bonheur. Ce qui même eſt aſſez digne de remarque, c'eſt que vous n'avez commencé votre journal que depuis que Lyon eſt tranquille.

Mais vous n'êtes pas un homme ſi facile à pénétrer; plus vous êtes fin, plus il faut de fineſſe pour deviner votre ſecret, & j'aurois dû exercer ma trop foible ſagacité à découvrir quelque liaiſon entre votre plan & le ſyſtême

de Chénier dont vous faites de perpétuels éloges dans votre feuille. Cette idée est pour moi un trait de lumière. Qu'est-ce que Chénier s'évertuoit à combattre dans ce grand discours qui lui attira, sur les bras, la logique vigoureuse de la Harpe, & la causticité sanglante de l'abbé Morellet, & le Juvénalisme éloquent du courrier universel ? Il attaquoit le Royalisme & le Fanatisme. J'ai dit le mot. Voilà le point de rapport. Ce nom de Compagnie de Jésus donne au massacre de Lyon une couleur de fanatisme religieux. Il est donc très-possible & même très-probable qu'avec ce couteau à deux tranchans vous ayez dessein de frapper d'un côté vos ennemis, & de l'autre les amis de la religion. Je mets le doigt sur la partie tendre de votre systême, & je relève un voile que vous avez toujours eu soin de tenir baissé. Il eût été trop indiscret sans doute de vous mettre en opposition évidente avec cet honnête & respectable Lanjuinais, qui ne semble se souvenir de sa persécution que pour y ajouter un nouveau prix par sa douceur & son humanité. Vous ne voulez point fermer, d'un côté avec bruit & colère, les portes des temples, tandis qu'il les ouvre de l'autre avec grandeur & dignité ; mais il vous est toujours agréable d'insinuer, au moyen de ce nom de Compagnie de Jésus, que la religion est avide de sang & de massacre, qu'on n'a pu lui donner une ombre de liberté, sans que, sur-le-champ, elle ait armé de poignards les mains de ses sectateurs, &c. ; d'où vos prosélites, les Marchenna, les Soukes & autres philophes *ejusdem*

farinæ, concluent, avec une logique puiſſante, qu'il faut étouffer cette religion-là; & qu'enfin, ſi le peuple a beſoin d'une religion, ce qui ne leur paroît pas clair, il vaut mieux lui donner celle de Riouffe, & lui faire crier : *vive Ibraſcha !*

Ainſi penſe Chénier ; ainſi vous devez penſer vous-même ; & , ce qui me fortifie dans cette opinion, c'eſt que vous avez vendu & diſtribué chez vous, un pamphlet , ayant pour titre : *Combat ſanglant entre le Décadi & le Dimanche*, où je ſuis fort maltraité, à l'occaſion de ma lettre à Rœderer (1), & dont Lodoïska, m'a-t-on dit, paroît être l'auteur (2). Ainſi doit penſer l'abbé Syeyes, avec lequel vous étiez ſi intimément lié il y a quelque tems, & vous n'avez rompu que depuis que, dans un dîner chez madame de Staël, on vous a rappelé les promeſſes que vous avez faites en Suiſſe, à vos confrères les émigrés, qui ſont la bête noire du philoſophe. Mais j'abandonne celui-ci aux tourmens de la haine & de la peur, qui compoſent tout ſon être, comme Lacretelle le jeune l'a démontré avec tant de fineſſe & de gaîté.

Enfin, ſous ce nom de Compagnie de Jéſus, ou de Jéſuites, vous déſignez auſſi les Journaliſtes, ou plutôt les amis de la liberté de

---

(1) Un nommé Mairet m'a attaqué dans le journal de Galetti ; il a eu ſoin d'ajouter ſon adreſſe à ſon nom. C'eſt bon, je ſaurai, au beſoin, où aller *prendre* un laquais.

(2) *Quid me remorſurum petis ?*

la presse, contre laquelle vous avez tant d'humeur, que dernièrement vous n'avez pu cacher votre dépit, lorsque dans la discussion des droits de l'homme, Legendre s'écria : puisqu'on ne parle ici que des abus de cette liberté, je demande la parole pour la défendre ! Vous présidiez alors, &, à l'occasion de votre présidence, je vous observerai qu'il étoit assez plaisant de lire sur votre feuille : *journal par Louvet, présidence de Louvet, se vend chez Louvet*, & de remarquer cette trinité & cette *consubstantiation.* Vous présidiez donc & vous répondîtes avec une aigre vivacité à Legendre : la parole n'est point à toi ; elle est là, là, là & là, montrant de l'*index*, & brusquement différens côtés de la salle. Tout le monde a pu s'appercevoir de la décomposition de vos traits, de l'altération de votre visage, de ces deux rayons de colère qui traversèrent vos yeux, & chacun a dû apprécier le ton dont vous parliez. Qui donc vous gendarme ainsi contre la liberté de la presse? Seroit-ce que vous ne voulez avoir rien de commun avec ces Thermidoriens qui l'ont si énergiquement réclamée, avec ce Fréron à qui vous devez en grande partie & votre salut, & la perte des Jacobins, & que vous avez accusé de Royalisme dans un dîner chez *Farmalagues* ? Seroit-ce que vous ne voudriez de cette liberté que pour vous seul ? Enfin, pourquoi êtes-vous si violemment courroucé contre la liberté de la presse ? C'est par elle que vous eûtes autrefois le droit de préparer tant de massacres ; c'est par elle qu'il vous fut donné de pouvoir présenter à la na-

tion, dans votre affiche, Billaud que l'on ne connoissoit point encore, Collot d'Herbois qui n'étoit connu que par des bassesses, & Roberspierre que vous auriez dû connoître. C'est par elle que vous pouvez aujourd'hui traiter de Royaliste qui bon vous semble, & produire au grand jour tous les secrets de la Compagnie de Jésus.

C'est par elle enfin que vous avez été sauvé, & que vous êtes aujourd'hui un grand législateur en France, au lieu d'être un simple émigré en Suisse; comme législateur vous devriez l'aimer; comme membre actuel du gouvernement, vous devriez la protéger; vous devriez enfin la choier comme journaliste, & la bénir comme libraire. Tous les libraires sont fous de la liberté de la presse. Demandez à vos confrères Desenne, Maret & autres, quel est celui de tous les droits de l'homme auquel ils attachent le plus de prix, ils vous répondront : la liberté de la presse. Et de quoi en effet voulez-vous remplir ce magasin que vous venez de louer? Que vous sert de dépenser dix-huit mille livres pour vous élever de l'humilité de l'échoppe aux honneurs de la boutique, si vous n'avez la liberté de la presse pour la garnir? Vos œuvres n'y suffiront pas, fussiez-vous un Scudéry.

Au reste, les Journalistes que vous attaquez, vous font, à ce qui me semble, la partie bien belle; &, à l'exception d'un ou deux (1), ils ne se donnent point la peine de

(1) L'ingénieux auteur de la correspondance politi-

répondre à vos diatribes. Mais cependant qu'ils auroient beau jeu à récriminer, s'ils vouloient, & quels noms n'auriez-vous pas donnés à celui qui, le premier, eût osé, comme vous, dans son journal, demander le retour de la minorité de la noblesse? Je suis loin de vouloir vous faire un crime de ce vœu; mais un journaliste qui, à cette occasion, chercheroit à vous accuser de Royalisme, & à rejetter sur vous le reproche aussi ridicule que peu fondé que vous faites à tous les écrivains, ne pourroit-il pas dire :

Louvet, qui nous taxe aujourd'hui de Royalisme, s'est réfugié, lors de sa persécution, dans le Calvados; il est très-probable qu'à cette époque, il a voulu entamer une négociation avec les anglois. Quoi qu'il en soit, il est allé depuis en Suisse, dans ce pays, il a eu des rapports avec les agens des Puissances.

L'état de dénuement où il se trouvoit, a dû le rendre bien tendre à la tentation de l'or qu'ils lui ont offert, pour prix des espérances qu'ils fondoient sur lui, & des promesses qu'il leur a faites. Il a eu des relations très-intimes avec les émigrés dont il demande à présent le retour. L'hospitalité qu'ils lui ont donnée, les dîners, les entretiens si doux, si lians entre compatriotes, dans un pays d'exil, tout a dû cimenter entr'eux & Louvet une étroite amitié. Il leur a sans doute donné sa parole qu'il n'ou-

---

que a fait un article très-piquant sur cette habitude qu'a Louvet d'écrire toujours aux frais du gouvernement.

blieroit rien pour les faire rentrer en France, si les choses venoient à changer ; & cependant ces émigrés ne sont-ils pas d'ardens ennemis de la république ? Ne vous rappelez-vous pas ce qu'a dit Syeyes, homme froid & sans passion, que c'est la minorité de la noblesse qui, de loin, agite la France, & cause parmi nous tant de troubles affreux ? Si Louvet crie contre les Royalistes, c'est pour mieux voiler ses desseins. Saisissez-le dans le malheur où le cœur parle avec naïveté, & lisez ce qu'il dit du peuple dans ces notices qu'il écrivoit au tems de son émigration.

Louvet est un ambitieux; voyez dans le même ouvrage, comme il soupiroit après le ministère de la justice. Il s'est caché dans une boutique de libraire, comme Roberspierre se cachoit dans la boutique d'un menuisier.

Il est avide d'argent ; il a toujours été aux gages du gouvernement ; il fit, en 91, un journal pour lever un impôt sur le trésor public; il fait un journal en 95, aux frais encore du trésor public; enfin la chose-publique est pour lui toute entière dans le trésor public.

Il est hypocrite ; sa sensibilité n'est qu'un adroit mensonge; jugez-en par sa physionomie doucereusement grimacière, par le son traînant de sa voix, par cette habitude de mettre toujours, en parlant, la main sur sa poitrine ; par son style froid, étudié, tissu de petites phrases de ruelle, & de petits vers de chansons. C'est dans ces traits qu'il faut chercher l'homme ; c'est dans les *quelques notices* que je vois l'homme

insensible à son propre malheur: c'est dans le panégyrique de Féraud, que je vois l'homme insensible au malheur d'autrui. La nature fut marâtre envers celui qui va chercher ses émotions dans le pays des romans.

Ambitieux, avare, insensible, il doit être immoral. Ses Ouvrages littéraires respirent en effet la licence la plus scandaleuse. Ce sont des traités de libertinage. On y voit dominer l'imagination la plus féconde en séductions & en intrigues. Sa conduite privée dément-elle la morale de ses livres ?

La dureté, la cupidité, l'immoralité, l'ambition sont mères de tous les préjugés sociaux. Le plus brillant de ces préjugés, celui de la noblesse, doit nécessairement avoir un puissant empire sur l'homme infecté de ces vices. Louvet, en effet, ne peint dans ses romans que des nobles, des chevaliers, des marquis, &c. Tous ses personnages sont choisis dans cette classe; autrefois il se faisoit appeler, Louvet du Couvrai. Ceci se lie parfaitement aux intelligences qu'il a eues avec la minorité de la noblesse. Rapprochez cette observation de ce qu'il dit du peuple dans ses notices. Défions-nous de lui! défions-nous de ses manœuvres! c'est lui qui veut rétablir la royauté, *hic niger est* (1).

---

(1) *Nota.* Vous sentez quel portrait on pourroit faire, si, à ce léger croquis, on lioit la déclaration de guerre dont vous êtes un des principaux auteurs, & le désastre de nos Colonies, & vos relations avec Santhonax, qui a brûlé la Ville du Cap. Je suis à même de

Pourquoi, Citoyen, ne seroit-il pas permis aux Journalistes de vous peindre de ces couleurs, lorsque vous les calomniez? ce portrait auroit-il moins de vraisemblance que celui que vous tracez de Marat? vous feroit-on plus de tort, en vous représentant comme un Royaliste, que vous ne faites d'honneur à Marat en le peignant comme un génie profond, & d'injure à tant de bons citoyens que vous associez, de votre grâce, à la Compagnie de Jésus? Laissez cet art, facile & traître, de dénaturer la vérité, au gré de la passion. La vérité doit être l'unique objet du fonctionnaire public, comme de l'homme de bien. Que si son imagination délirante lui montre des chimères, il doit se garder de les présenter jamais comme des réalités; mais s'il ne peut résister au besoin de publier ses rèves, qu'il fuye, qu'il abandonne le timon des affaires, qu'il prenne, s'il veut, le pinceau du Poëte ou la plume du Romancier, & qu'il songe du moins que, dans la police des états, les imaginations fantastiques ne sont pas moins funestes que les imaginations atroces.

Louvet est à Marat égal pour la Patrie.

Pour moi, Citoyen, voilà ce que j'ai cru devoir vous dire. Je respectois en vous l'homme

---

savoir ce qui s'est passé dans ce pays. Chère amie, toi qui fuyois sur les flots avec une simple juppe de Nankin, seul reste de ta fortune, j'en crois & ton jugement si droit, & tes plaintes si douces, & tes paroles si naïves!....

honoré par le malheur; mais puiſque vous avez conſenti à flétrir vous-même, entre vos mains, cette palme glorieuſe de la perſécution, j'ai penſé que vous ne deviez pas attendre d'autrui des égards que vous vous refuſez à vous-même. De quelque manière que vous deviez accueillir ces réflexions que mon zèle vous préſente, j'ai du moins la ſatisfaiſante certitude qu'elles ſeront favorablement accueillies par tous les hommes de bien. Si vous me rangez parmi les ſuperbes que vous vous propoſez d'abattre, comme le porte votre emphatique épigraphe, *debellare ſuperbos*, je me rappellerai que Marat en vouloit auſſi aux ſuperbes, *ut redeat miſeris, abeat fortuna ſuperbis*, & l'orgueilleux, *parcere ſubjectis* que vous ajoutez, ne m'engagera jamais à mériter ma grâce, en me ſoumettant à vous ou aux vôtres.

J. J. DUSSAULT.

Ce 21 Meſſidor, an III[e]*.*